

## Préface de l'ouvrage de Bernard Vauthier

### Le patrimoine fruitier de Suisse romande Fruits d'aujourd'hui et pomologie ancienne

#### Dans les branches du temps

Les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, experts en illustrations naturalistes, nous ont légué des pomologies magnifiques, publiées d'habitude en peu d'exemplaires à l'intention des puissants et des « amateurs » fortunés.

Il semble bien établi que de telles œuvres ne peuvent plus voir le jour, faute de temps pour les rédiger, de fonds pour les éditer, de public suffisamment intéressé pour y souscrire, sinon à cause du discrédit où s'épuisent les sciences naturelles descriptives - alors qu'on n'a jamais autant parlé de nature.

Ce livre ose leur succéder ; mais pas seulement.

Il avait tout pour rester merveilleux et tranquille, tel verger de grands-parents laissé aux soins d'une mémoire émue. Il pouvait se contenter de la simple fidélité aux prédécesseurs, d'être un très beau catalogue illustré des variétés de fruits.

Propos déjà remarquable : si l'on publie de nouveau sur les plantes alimentaires et leur histoire, les grandes pomologies modernes sont rares et plutôt d'utilité agronomique, consacrées à un seul genre comme abricot ou *Citrus*.

L'ouvrage de Bernard Vauthier est d'un pomologue des plus experts, mais c'est aussi, en toute équivalence, celui d'un historien, ceux dont on dit qu'ils « ont consacré leur vie à » – si ce n'est que peu d'historiens construisent une œuvre au bonheur des vergers, attendant le bon vouloir des saisons, croquant à même la chair des témoins survivants.

Il en résulte que les siècles revenus ici à l'invocation d'une cerise ou d'une pomme appelées par l'un ou l'autre de leurs noms de baptême, apparaissent entre les feuilles ; échelle sur l'épaule, panier au bras, propriétaires légitimes ou chapardeurs, généreux ou pingres, des visages s'aperçoivent un instant sur la face éclairée des fruits, entre joie des bonnes récoltes et peine des disettes.

Cette pomologie est en même temps histoire et sociologie historique *via* le verger. Ce qu'elle n'annonce pas d'emblée, c'est qu'elle relève de l'ethnobotanique dans la pleine acception du terme, quand les sciences naturelles vont de concert avec les sciences humaines. Les fruits n'y sont pas séparés des mots qui les disent, des mains qui les cueillent ; on s'attache longuement à ce qu'ils ont suscité au long des siècles dans les savoirs et les œuvres, dans le matériel et le symbolique.

Un végétal, fût-il annuel comme le coquelicot, reste le témoin vivant des sociétés dont il a pu, pendant des millénaires, accompagner l'histoire. Cela vaut, sous nos climats, pour toutes les plantes sauvages « socialisées » ; même si certaines d'entre-elles, demeurées dans un nom très ancien, sans équivalent botanique actuel, comme Moly ou Silphium, ont quitté à jamais la flore pour la fable. Quant aux variétés cultivées, issues des perspicacités comme des savoir-faire de l'agriculteur, du jardinier ou de l'arboriculteur, très dépendantes de leur soin, elles finissent par disparaître si les hommes s'en détournent.

L'intérêt tardif pour la « biodiversité cultivée » ne corrige qu'en partie le constat d'appauvrissement : bien des variétés anciennes se sont perdues, égarées dans les hâtes productivistes du XX<sup>e</sup> siècle.

Survivent-elles encore quelque part, la nèfle sans noyaux figurée en 1776 dans la *Pomona franconica* de Johann Mayer ? l'épine-vinette sans pépins dont on confisait les grappes entières, autrefois, vers Dijon ? Simples curiosités, sans doute. Des trouvailles autrement notables sont passées aux registres de la mémoire, s'ils les ont jamais consignées.

Dans sa longue exploration des vergers, Bernard Vauthier relève des pertes ; mais surtout il retrouve, encore capables de donner du fruit, les témoins des anciennes saveurs, des anciens dialogues. Parfois survivants de hasard, rescapés du fond des prés, des bords de chemins, laissés à la merci des indifférences, ils peuvent aussi rappeler l'amitié de ceux qui, n'en tirant plus guère profit, les ont sauvegardés à la façon d'un legs de confiance. Quelquefois, c'est un fruit jamais décrit qu'il découvre, au nom jamais entendu ailleurs.

Dès l'abord, l'inventaire étonne, et vite bouleverse : oui, les siècles ont été capables de ça ; ils n'ont pas, comme le nôtre, simplifié la Terre jusqu'au désastre. Il y a là des connivences infinies à l'échelle de nos hâtes, des formes, des couleurs, des goûts, des patiences qu'on ne sait plus.

Devant les prouesses de la métamorphose végétale, devant ce qui a été perçu, testé, retenu, amélioré, conduit, enfin perpétué dans ce livre, on en arrive, toutes considérations savantes un instant écartées, à ce constat simple : étendre les possibles de la nature amplifie notre savoir de la beauté – sauf dérives productivistes monomaniaques où l'émotion ne résiste pas longtemps aux herbicides.

D'un tel recensement, la connaissance des lignées fruitières, aujourd'hui révolutionnée par la génétique, devrait tirer un grand profit – pour autant que profit ne soit pas, une nouvelle fois, entendu comme verger californien.

Voilà pour les sciences biologiques.

L'enseignement de ce traité, on l'aura compris, outrepassa les applications éventuelles à l'arboriculture : d'une supposée naïveté (quoi de plus naïf que pommier en fleurs ?), il tire la preuve exemplaire que comprendre bien ne peut exclure l'intelligence des étapes de la compréhension.

Le verger de Bernard Vauthier accueille les saisons multiples de la pensée du monde. Au fond de ce domaine jamais clos, on a le droit d'aller regarder loin dans le temps sans contredire le présent : pour le préciser au contraire.

Dessiné au début du IX<sup>e</sup> siècle à Reichenau, le plan dit de Saint-Gall, projet idéal d'abbaye carolingienne, document majeur pour l'architecture et l'horticulture d'avant l'an mil, intègre trois espaces cultivés, où, précision exceptionnelle au Moyen-Âge, on peut lire une cinquantaine de noms de plantes<sup>1</sup>.

Outre un potager et un jardin médicinal, le plan montre un cimetière en même temps verger (ou l'inverse), le *pomarius*, où figurent seize arbres, la plupart fruitiers.

Puisqu'on est dans l'idéal, il n'importe pas que certains, tels figuier ou laurier, redouteraient le climat du Lac de Constance. Ce qu'on retient douze siècles plus tard, c'est l'association de l'enclos funéraire et du verger, alliance de nos jours impensable. Qui d'entre-nous planterait un pommier ou un pêcher dans un cimetière ? Plus encore : qui en mangerait les fruits ?

Cette première figuration théorique du verger d'Occident, dans un apogée de la Chrétienté, parle déjà d'une relation à la mort moins angoissée que la nôtre. Si l'on veut bien croire, avec Valéry, que « le don de vivre est passé dans les fleurs », il nous répugnerait dans les fruits. Abandonné jadis au Jugement dernier en n'importe quelle terre (de préférence consacrée), le corps n'a plus sa place au profond des vergers où il polluerait la seule renaissance aujourd'hui attendue : celle du printemps.

Il faut être d'un temps qui privilégie l'âme capable d'éternité pour mordre tranquillement le fruit des tombes.

Voilà de bien graves paroles, pensera-t-on, au début d'un livre qui décrit et célèbre l'abondance heureuse – imagerie nécessaire – du verger.

C'est que, à peine parlé d'arbre à fruits aux origines écrites des cultures occidentales, le châtimeur s'annonce.

Au jardin d'Eden, l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal porte un *pomum* dont nul n'ignore qu'il a des incidences fâcheuses sur le couple frugivore, toutefois curieux de nouvelles saveurs, qui va engendrer l'humanité coupable. Y mordre inaugure à la fois la pomologie et l'état de créature mortelle. Le verger des origines est aussi le cimetière initial – en même temps pépinière des espérances.

« Goûter au fruit de l'arbre », c'est accepter l'arrière-goût de profondeur. Mordre une Granny Smith (à la verdeur pourtant inquiétante) ne le rappelle pas d'évidence. Mais, quand on remémore, dans une invite à l'émerveillement, ce que l'homme des vergers a su faire en jouant sur les offres et les réticences des saisons, dans la patience des millénaires, il convient de faire un détour par les origines – pour constater que, avec son *pomarius* parsemé de tombes, Saint-Gall, est sans doute la réplique la plus fidèle, au jardin des hommes, de la contradiction pomologique originelle.

Malgré deux millénaires de gloses, et toujours de fausses certitudes, le latin ancien *pomum* désigne bien, non la pomme (alors *malum*), mais le fruit en général, à pépins ou à noyaux, pomme, coing, pêche et autre citron. Lequel fruit, dans le récit de la Genèse, n'a d'autre identité précise que la transgression et ses suites contradictoires.

Il n'empêche : Eve a mordu dans une pomme et y mordra encore longtemps. C'est une pomme que la sorcière offre à Blanche Neige. Bernard Vauthier cite plusieurs exemples analogues où la pomme est vecteur de mauvais sort. Dans une pratique divinatoire sicilienne, la pomme lancée par une jeune fille de sa fenêtre dans la rue, le jour de la Saint-Jean, annonce le mariage dans l'année si elle est ramassée par un homme ; si nul ne la touche, un proche veuvage quand elle se mariera<sup>2</sup>.

La pomme symbolique ne perd jamais sa double nature.

De nos jours, qui pense verger voit d'abord avril. Notre monde a suscité, puis exigé l'espérance bien avant qu'elle n'aille se poursuivre vers l'au-delà.

On ne sait rien des émerveillements les plus anciens à la floraison des fruitiers. Il en est toutefois, bien antérieurs aux premiers écrits qui les suggèrent, dont on peut supposer la puissance bouleversante à l'écoute de leurs échos jusqu'à nous. L'amandier en est le témoin majeur, dans nos cultures.

Sur la rive sud-ouest du lac de Tibériade (Mer de Galilée, Israël), Ohalo est un site archéologique exceptionnel du Paléolithique final (dix-huitième millénaire avant J.-C.), toujours en exploration. Depuis le début des années 1990, il enseigne beaucoup sur la transition entre cueillette et agriculture au Proche-Orient. Outre ce qui concerne les graminées d'avant les céréales, on y trouve des restes de fruits sauvages : vigne, olivier, pistachier (*Pistacia atlantica*), aubépine (azerolier ?), poirier (*Pyrus syriaca* ?), amandier.

Celui-ci a de nombreuses formes spontanées, espèces et variétés, certaines à fruits doux, des rives est de la Méditerranée au Tien Chan. L'aire générale de ce *Prunus* couvre la plus grande partie de l'Asie Centrale, d'où les races cultivées viendront bien plus tard, issues de croisement entre espèces de l'est.

Les populations d'Ohalo ont une connaissance très fine de leur territoire, commune à toutes les sociétés de chasseurs-ramasseurs. Cela concerne, sous les climats à périodes contrastées, les changements du paysage végétal au fil des saisons. L'attention aux signes de la végétation aide, d'avance, au passage de la saison difficile. Qui ramasse les cornouilles, chez nous, les repères dès mars à la profuse petite floraison jaune des buissons

L'amandier devait, nécessairement, *être vu*.

Bien plus tard, dans la même contrée, les rédacteurs de l'*Exode* décriront minutieusement la fabrication du candélabre, « fait d'un bloc d'or pur façonné au marteau » : c'est un amandier symbolisé dont chacune des sept branches doit porter « trois calices en forme de fleurs d'amandier avec bouton et fleur (*Exode*, 25, 33) ; l'axe étant fleuri de la même façon au départ de chacune des branches, sous la ramification.

On n'a pas retenu le modèle de l'aubépine, ni du poirier. L'amandier seul, le plus précoce des fruitiers du Sud, a le visage de l'annonciateur. C'est lui qui dit la fin de l'hiver. Son nom hébreu, *shaked*, signifie « le vigilant », « l'attentif ».

On en resterait à ce printemps si l'amandier n'avait, prenant le temps, donné son fruit dans les siècles chrétiens, avant même Saint-Gall où il semble contredire des ombres qu'en fait il éblouit.

Au tympan des églises romanes, le Christ en majesté trône au centre de la *mandorle*, un ovale pointu aux extrémités, concave comme l'intérieur d'une coque d'amande (italien *mandorla*).

Ce terme est-il propre au vocabulaire des historiens de l'Art, désignant le halo de sacralité emprunté aux figurations antiques ? Ou dit-il bien la volonté, dans l'église primitive, de donner un fruit au candélabre ? Février, dans le Sud, incite à le supposer – si loin, la récolte incertaine, que pourrait bien suffire celle d'évidence insoucieuse.

« Cela surgit un jour, inattendu, quand nous passons, à côté de nous, c'est là pour peu de temps et cependant nous ouvrons les yeux là-dessus (comme ces fleurs se sont ouvertes), et nous aussi, nous sommes là pour peu de temps (...). Une rencontre. Encore semble-t-il que cette autre vie ne nous voie pas : non seulement passagère mais aveugle ; et nous, pourquoi respirons-nous ces choses de tous les yeux ? »<sup>3</sup>

La poésie seule, sans rien expliquer, fait comprendre mieux les questions premières. Pareille aux fleurs peut-être irrésolues de l'amandier, elle préfère ce qui bouleverse à ce qui rassasie. Les vergers, même s'ils ne produisent pas, portent le renouveau, et, entre gels et grêle, parviennent certains jours à faire oublier l'attente.

« La plantation d'arbres fruitiers est une marque de confiance en l'avenir », écrit Bernard Vauthier. On ira plus loin : la plantation fait l'avenir.

Planter un arbre n'est pas semer le blé. Sous nos climats, le champ, le jardin, doivent rendre dans l'année, au plus d'un automne à l'autre. Le verger passe les années, les hivers, les sécheresses, les guerres. Il suppose l'installation durable, le dialogue d'une vie, parfois de génération à génération, entre les gens et leurs arbres. Même si poirier, prunier ou pommier, assez souvent, doivent se débrouiller seuls dans le pré, vivant à la dure comme le faucheur.

Aujourd'hui, on encourage volontiers au pari sur l'avenir, ce qui obéit à une pensée du monde spéculative. Pari sous-entend gain fortuit ou perte sans recours. Planter, que ce soit laitue, pommier ou chêne, n'est pas jouer, mais croire.

L'arbre, veut de plus longues patiences que le champ, mais, outre son fruit, il fait des fleurs et de l'ombre. Il

n'aidera pas forcément à passer la mauvaise saison. Mais il amplifie les signes des bonnes saisons. On ne vit pas seulement de grain.

Durant les nuits de février 1956, lors du gel fatal à la plupart des oliviers provençaux, combien ont pleuré au bruit des troncs déjà en sève, explosant de toute part ? Ne tenaient-ils plus leur promesse d'immortalité, ces arbres jamais harassés, tenaces depuis les temps aux regards perdus ? Un an plus tard, on réservait déjà leurs meilleurs rejets de souche.

Nous sommes d'un temps qui, restaurant ici la terrasse à l'abandon, arrache ailleurs l'olivier des terres conquises, voulant que s'extirpe avec lui l'espérance. Le conquérant romain, pourtant expert en saccages, n'y avait pas pensé.

Le respect pour les arbres nourriciers, plus durables parfois que leurs sociétés interlocutrices, atteste un souci du bien des hommes au-delà des contingences historiques. Ce qu'on s'attache à plaider en faveur des forêts tropicales ne vaut pas moins pour le verger, sinon pour la haie villageoise.

Peut-être « laisserons-nous une meilleure terre à nos enfants » si, œuvrant d'abord à son bien immédiat, qui est le nôtre, on néglige les nuages bas de l'horizon. Les vents tournent.

A-t-on jamais entendu le conseil des vergers : ne spéculer pas sur l'avenir, construis un présent habitable ; si le fruit manque, tiens bon, continue de l'appeler par son nom – et souviens-toi comme la fleur t'a nourri.

La langue rétrécit en même temps que la campagne. On parcourt la nature pour le plaisir des yeux ou de la marche, hors raisons de survie. Au verger, sur l'égal, on reconnaît le genre, non l'espèce, a fortiori la variété.

On ne regrette pas les raisons de survie dans leurs inquiétudes, mais l'attention aux offres devenues de rien.

Moins de repères parmi les choses supposées simples, cela convient au Ministère clignotant de l'Intelligence Artificielle. Elle œuvre au bannissement du détail inutile : goût de la petite pomme tombée, bruit du papier qu'on tourne, odeur d'encre fraîche, passage d'hirondelle devant le bureau du Directeur.

L'ancienne société, dans ce que nous qualifions de nature, a nommé les choses nécessaires au corps, ou qui jalonnent les territoires du corps et les espaces de la pensée. Tout ce qui aide à la vie du corps, de la maison, et construit le symbole a un nom, des noms. C'est une histoire naturelle dispersée, aux terminologies chevauchantes, dédoublées parfois, mais valide dans les limites qui comptent, celles du territoire de vie.

La multiplicité des noms de fruits atteste l'aptitude populaire à s'y reconnaître là où ce n'est plus, à nos yeux découragés, que ressemblances ou dissemblances impossibles à cerner, où notre aptitude à mémoriser par le regard achoppe, pense-t-on : « comment peut-on se rappeler tout ça » ? On est devant la preuve par les fruits du *pouvoir de perception des choses* – celles que nous peinons, loin de leur vécu, à convertir en objets distincts.

Puisqu'on appartient au temps de l'image souveraine, on est tenté d'en rester à celles d'ici, tellement diverses, belles, appétissantes, intouchables : le grand égal fruitier des siècles. Même si, à tourner longtemps les pages, on finirait par ne plus rien distinguer d'une pomme à l'autre, d'une cerise à l'autre.

Ce n'est pas de capacité d'attention qu'il s'agit, mais de raisons d'attention. Les paysans ne reconnaissent pas leurs fruits dans un livre ; ils pouvaient ne rien savoir sur ceux de l'autre vallée, de l'autre rive ; ils avaient les noms de chez eux au registre des saveurs, des rythmes, des gestes, des récits partagés.

Les noms, quand on les parle, appellent leur image.

Avoir changé de repères parmi les signes nous fait découragés devant la diversité vivante. On pense en avoir perdu les clefs. Pourtant, le citadin du XXI<sup>e</sup> siècle en sait bien davantage sur les champignons que le campagnard d'autrefois. L'attention se déplace avec le changement des sociétés.

Des enfants ont croqué la pomme Durette, la pomme Etoile, la Midolette d'août à manger dès qu'elle mûrit ; ils ont aimé le sucré un peu âpre de la poire d'Œuf, les Angosses dont on ne connaît plus que le nom ; ils grimpent à l'arbre pour s'empiffrer de toutes petites Sept-en-Gueule qui blettissent sur les rameaux ; ils ne craignent pas de perdre une molaire de lait dans la cerise Cassadent ni dans la Croussette ; ils ramassent pour les cochons la prune Bacon et la Tapat, qui donnent du lard, non sans prélever leur dû avant de remplir l'auge.

Bien plus de noms que de figures : non seulement pomologie, ce livre, si l'on accepte le néologisme, est une pomonymie fabuleuse. A lire les notices des variétés, outre le coup de chapeau à l'érudition aussi riche que bien maîtrisée, on côtoie beaucoup des étapes sociales, permanences, mouvements, innovations, innovations surtout, où les fruits ont duré, ont changé, sont apparus, ont quitté les vergers.

En parlant de fruits, même disparus, on a recueilli des noms. La cueillette des noms célèbre ceux qui les ont dits, met des lèvres parmi les feuilles, donne à l'image une saveur de Saint-Jean, de moissons et d'octobre, de resserre et de repas simple.

Tel raisin Fendant dont la peau cède sous les doigts, ce livre s'ouvre en chair de mémoire – « ferme, croquante, grenue, juteuse, fortement acidulée », comme cette pomme Croison dont le maraudage met à l'amende la pauvre Stéphanie, « en 1403, dans la châtellenie de Saint-Maurice ». « Ferme, cassante, mi-fine, pierreuse au centre, juteuse, sucrée, savoureuse », la poire Allemand avait causé de semblables ennuis à un homme de Sembrancher, en 1378.

On rêve à des vergers sans rapines, quand les fruits auront été partagés.

Bernard Vauthier ne s'est pas contenté de distribuer les histoires ; il en a conservé les pépins ; en douce, il nous les éparpille dans la tête. Et l'on pressent des levées où il serait possible de découvrir, parmi les promesses de nouvelles saveurs, plus d'intelligence et de respect.

On ne savait pas que le passé durait à ce point au cœur des fruits. Il ne se répète pas au semis, il se différencie en pensées nécessaires à l'intelligence des changements.

C'est facile de trouver des métaphores dans les vergers. D'autres auraient pu commenter en savants, s'arrêter sur les principes de la biodiversité, les procédés de la description, sur les contingences historiques, les détours des étymologies. Sauf que l'auteur l'a déjà fait, bien mieux que tout commentateur.

Alors on est entré dans ce verger comme lorient. On s'est posé çà et là dans l'éclaircie des saisons, des mythes, sur les branches du poème où durent les fleurs, et même, sans qu'ils le sachent, sur l'épaule passagère d'un enfant ou d'une maraudeuse. A la rumeur des noms de fruits comme abeilles, on ajoute une voix moins triomphante que celle du voleur de guignes – mais elle n'en célèbre pas moins l'évidence :

Ce livre, grand moment de l'*histoire des fruits* dans l'acception ancienne la plus large, est aussi, de la plus exceptionnelle façon, un *traité d'attention au monde*.

C'est un honneur de l'avoir préfacé ; c'est un honneur pour La Bibliothèque des Arts de l'avoir publié.

Reste à écouter un personnage qui, pendant tout le temps qu'on parlait, restait dans l'ombre, au fond, chapardant de temps à autre une prune damassine.

C'est l'abbé Walahfrid Strabo, il vient de Reichenau. Onze cents ans de voyage. Cela, déjà, mérite attention.

Il sort de sa manche un parchemin qui en a vu (on n'ose pas lui proposer de cliquer sur *Hortulus*). En fait, il connaît son texte par cœur, tant il a pris plaisir, entre oraisons et jardinage, à le réciter à ses moines. Il dit :

*Est-il spectacle plus grand, plus digne, où la raison humaine peut-elle dialoguer plus intimement avec la nature, que lorsque l'homme (...) repique de jeunes pousses, greffe des plançons, plante des arbrisseaux, et cherche à déceler ce que peut la force de la racine et celle du bourgeon et ce qu'elles ne peuvent pas, d'où vient cette force, ce dont elle est capable par elle-même, et ce dont elle est capable grâce aux soins qui lui sont prodigués ?<sup>4</sup>*

Nous sommes toujours les novices de Reichenau.

*Pierre Lieutaghi*